un suicide ; mais des circonstances qui se sont ébruitées peu à peu, ont persuadé à sa famille qu'il avait été empoisonné par sa femme. La presse anglaise n'a cessé de demander une nouvelle enquête, et l'émotion publique a été assez forte pour qu'une interpellation ait eu lieu à ce sujet en parlement. La nouvelle enquête a constaté un meurtre sans que la personne coupable puisse être encore juridiquement désignée. Cette affaire a causé un sentiment de terreur dans la société anglaise. On s'est dit que, sans la persévérance et l'influence des parents de l'infortuné M. Bravo, le crime dont il a été la victime n'aurait jamais été connu.

On s'est demandé s'il n'y avait pas beaucoup de ces mystères dont on ne se doutait point, et la conclusion pratique à laquelle on en est venu, c'est qu'il fallait modifier les procédures de l'instruction criminelle, quitte à se rapprocher un peu plus de la législation française, qui, si elle n'est pas aussi favorable à la liberté personnelle, a l'avantage de gêner considérablement messieurs les assassins, ce qui, à tout prendre, n'est pas un si grand mal.

D'un genre tout différent, l'affaire de lord Nelson n'en a pas moins considérablement ému les gens, plus nombreux encore aujourd'hui qu'on ne pense, qui, en Angleterre, voient avec horreur toute désertion d'une Eglise quelconque, lorsque le déserteur va se réfugier dans l'enceinte de la grande *Babylone de l'Apocalypse*, c'est-à-dire dans l'Eglise Romaine. Lord Nelson, dont le fils majeur, très-instruit et très-intelligent, a jugé à propos de se faire catholique, avait d'autant moins le droit de se fâcher et d'écrire au *Times*—le grand recours de tout Anglais qui se fâche—que lui-même avait mis le jeune homme sur le chemin de *Babylone*, en le confiant à un directeur ritualiste, et en lui laissant lire des livres catholiques pour le préserver du méthodisme, du puritanisme et du latitudinarisme qui, dans l'Eglise d'Angleterre, sont autant de phyloxeras ravageant la vigne du Seigneur. Malgré cela, les lettres de lord Nelson auxquelles le Père Bowden de l'Oratoire a répondu très-catégoriquement, n'en ont point moins vivement alarmé tous les vrais bons *churchmen*, surtout les gens à imagination vive, qui ont pris au sérieux le roman de Lothair.

Le *Tablet* de Londres a saisi cette occasion de passer en revue les tendances si diverses qui se manifestent dans l'Eglise établie, et qui, selon lui, sont encouragées à dessein par le clergé anglican, précisément pour faire concurrence aux autres religions.

Jusqu'à quel point les *Ritualistes* de l'Eglise d'Angleterre sont, à leur escient, influencés par le désir de faire concurrence à l'Eglise de Rome en opposant à ses cérémonies des séductions du même genre, c'est là ce qu'il nous est difficile de découvrir et d'apprécier. Pour beaucoup de ces estimables gentlemen qui affectent de se faire appeler "*prêtres de l'Eglise d'Angleterre*," l'usage du rituel et l'enseignement de certaines doctrines particulières au catholicisme, sont tellement le résultat de leurs études et de leurs convictions, que nous n'avons qu'à prier Dieu pour qu'il leur donne le courage d'être logiques jusqu'au bout. On doit craindre, cependant, que parmi ces *prêtres anglicans*, ceux qui ont pour mobile la vive ambition de faire valoir par dessus tout une contrefaçon des usages catholiques, ne forment une déplorable proportion. Le grand point étant d'empêcher que leur troupeau ne s'en aille dans la direction de Rome, tout ce qui peut tendre vers ce but, louable à leurs yeux, leur paraît de bonne guerre. La manière dont ces hommes, qui sont toujours prêts à dire le plus de mal possible de notre Eglise, se font un mérite d'imiter ses cérémonies, serait à peine croyable si elle n'était pas si bien connue. L'Eglise d'Angleterre, depuis quelque temps, paraît disposée à se faire *toute à tous !* Pour le savant, le sceptique, le demi-matérialiste, il y a l'incrédulité approuvée par des jugements du Conseil Privé, et encouragée par l'exemple de hauts dignitaires ecclésiastiques. Pour les partisans *évangéliques*, au fanatisme étroit, il y a une manière d'être de l'Eglise d'Angleterre qu'il est difficile de distinguer du véritable esprit presbytérien écossais, le plus ennemi de la hiérarchie ecclésiastique, et le plus aveuglément soumis au dogme de la prédestination. En dernier lieu, et ce qui est beaucoup plus important à cette époque de recherches sérieuses et honnêtes, il y a pour les esprits vraiment religieux, pour ceux qui se rappellent pieusement ce qu'était autrefois l'Angleterre chrétienne, qui savent apprécier le contraste si frappant entre l'Eglise officielle de nos jours et la véritable Eglise catholique de la vieille Angleterre—il y a le Catholicisme tout de parade, du parti *ritualiste*.

Nos lecteurs se rappelleront que dans notre dernière revue, il était question de l'antagonisme croissant entre le Sénat et l'Assemblée. Une interpellation imprudente de M. Paul de Cassagnac, que plusieurs journaux ont surnommé l'*enfant terrible* du bonapartisme, a provoqué une manifestation qui, dans l'esprit de ses auteurs, était une réponse à l'élection de M. Buffet, et au rejet de la loi Waddington par le sénat. Un vote de confiance direct dans l'administration, et nominativement dans le nouveau ministre de l'intérieur, M. de Marcère, en même temps qu'il était une nouvelle condamnation de l'empire, a été passé par une très-forte majorité.

De son côté, le Sénat, après une longue discussion, à accepté le projet de loi de l'Assemblée au sujet de l'élection des maires, et a élu le premier ministre M. Dufaure, contre M. Chesnelong.

C'est une singulière coïncidence que de voir les deux chefs du gouvernement en Angleterre et en France quitter l'Assemblée populaire pour la seconde Chambre. Les motifs qui ont dicté ces deux changements tout à fait inattendus ne sont cependant point les mêmes. De la part de M. Disraëli, c'est un acte plus personnel, même en l'envisageant au point de vue politique ; M. Dufaure, au contraire, a fait là un sacrifice à son gouvernement. Seul il pouvait réunir un appoint conservateur suffisant pour obtenir une majorité. Mais quelqu'heureuse qu'ait été pour le ministère, et peut-être pour la paix de la France, une combinaison, qui a évité une crise imminente, elle aura encore été payée trop cher, s'il est vrai qu'il a fallu pour cela manquer de parole à ceux des partisans de M. Chesnelong qui avaient voté pour M. Buffet à la condition de faire passer leur candidat à la prochaine vacance. Quant au vote de la loi des maires acceptée par le sénat, le parti conservateur, dit un journal, doit d'autant plus facilement s'en consoler qu'il n'est pas impossible que l'élection populaire ne lui donne, à tout prendre, de meilleurs chances que des nominations faites par le gouvernement sous la pression de plus en plus formidable de la gauche et de l'extrême gauche.

Beaucoup plus graves pour la France sont les réductions faites par la majorité de la Chambre des députés au budget de la guerre, coups de ciseaux, auxquels le ministère s'est résigné avec plus de philosophie que de patriotisme. Parmi ces réductions se trouve celle qui supprime l'aumônerie militaire ; c'est nouveau signe des tendances irréligieuses de la majorité républicaine. M. Langlois, qui vient de s'illustrer par ces rognures économiques, a plus mérité de la Prusse que de sa patrie, et les bonapartistes, jaloux de s'assurer le bon vouloir de l'armée, ont trouvé là une revanche au vote spécialement dirigé contre eux.

Dans toutes ces choses, chaque parti a malheureusement plus en vue ses propres intérêts que ceux de la France.

Au fond, dit la *Revue des Deux-Mondes*, ce qui fait la gravité de ces questions, c'est qu'elles n'ont été et ne sont évidemment pour les partis qu'une occasion de se mesurer et de se défier, de se livrer à toute une stratégie de coalitions et de démonstrations dont l'unique résultat est de laisser le pays étonné et incertain. Les lois sont le prétexte, la vérité est que depuis cinq mois, il y a une situation parlementaire qui ne peut arriver à se dégager et à se fixer ; il y a une majorité républicaine qui ne sait pas bien toujours si elle sera modérée ou violente, qui se sert impatiemment de tout, de l'enseignement supérieur, de la nomination des maires comme du budget, et il y a des tronçons conservateurs qui essaient de se rejoindre, de retrouver un centre d'action, un lien et une direction. Le mal profond, c'est que dans toutes ces mêlées confuses pour les uns et les autres, la légalité n'est le plus souvent qu'une fiction, le régime constitutionnel du 25 février n'est encore qu'un terrain de combat, et l'on se souvient encore de ce mot de M. Thiers lorsqu'il était au pouvoir : il prétendait qu'il passait sa vie à empêcher les partis de se dévorer. Les conditions sont sans doute un peu adoucies, elles sont surtout modifiées par la coexistence des deux Chambres ; elles sont loin d'être complètement transformées, et aujourd'hui comme il y a trois ans, c'est la même lutte de prétentions à outrance, d'arrières-pensées irréconciliables. On a beau faire, quelles que soient les apparences, il n'est point douteux que si les républicains étaient les maitres de se laisser aller à leurs impatiences et à leurs fantaisies, ils ne tarderaient pas à nous créer une république qui ne serait pas la république de la constitution, et à leur tour si les conservateurs avaient l'ascendant qu'ils ont perdu par leurs fautes, ils nous auraient bientôt ramenés à de redoutables conflits. Les uns et les autres trainent dans une situation nouvelle, censée régulière, leurs vieilles passions, leurs vieilles tactiques, leurs vieux préjugés. Ils oublient que pour des partis sérieux, la première condition d'un rôle utile et efficace est d'accepter sans subterfuge la nécessité des choses, de n'avoir pas toujours l'air de préparer des crises, de prendre pour règle l'intérêt supérieur et permanent du pays dans la solution des questions qui se succèdent.

La guerre entre la Turquie et la Servie continue toujours, et au moment où l'on croyait que ce dernier pays, effrayé par ses revers, allait remettre ses destinées entre les mains des puissances dont il avait sollicité la médiation, un retour de fortune inespéré semble devoir l'engager à prolonger la lutte. Par contre-coup, le nouveau sultan a déjà abdiqué, et l'on assure que, miné d'avance par cette désorganisation lente, mais sûre qu'amène l'abus de tous les plaisirs, il va s'éteindre bientôt sans qu'on soit obligé de le *suicider*, suivant le bon mot, quelque peu féroce, qu'avait suggéré la fin mystérieuse de son prédécesseur. Cette nouvelle complication ne peut que prolonger la guerre et servir de prétexte aux autorités musulmanes pour ne se rendre que le plus tard possible aux conseils des puissances.

Tandis que le Montenégro a remporté quelques succès assez importants, la Servie, malgré toutes les contradictions des dépêches télégraphiques, a été presque constamment battue. Les deux armées sont maintenant concentrées à Alexinatz, et ce que l'on peut conclure de l'ensemble des nouvelles, c'est que la résistance aux efforts des Turcs est cette fois-ci plus sérieuse et permettra au moins au prince Milan d'obtenir de meilleures conditions. Le sentiment public en Russie se prononce de jour en jour plus fortement en faveur des provinces insurgées, l'aide des populations en hommes et en argent s'accorde de plus en plus ouvertement, et un mouvement assez redoutable paraît se faire même dans l'armée russe, où quelques régiments se sont révoltés, demandant qu'on les conduise au secours des Serbes. La diplomatie aura-t-elle le temps d'intervenir efficacement avant que l'irritation indiquée par ces symptômes ne devienne réellement dangereuse ? Telle est la question que l'on se pose, question bien grave pour toute l'Europe, et dont la solution dépend de la première grande bataille qui ne peut manquer de se livrer près d'Alexinatz. Il ne paraît pas, en effet, que les efforts faits par les représentants des puissances à Constantinople parviennent à obtenir un armistice comme on l'avait d'abord espéré.

P. C.

Québec, 4 septembre 1876.

L'ABONNEMENT

Encore une fois, nos abonnés nouveaux voudront bien se souvenir que l'abonnement à *L'Opinion Publique* est PAYABLE et EXIGIBLE D'AVANCE ; et, anciens comme nouveaux, sont priés de se tenir prêts à payer le terme courant dès qu'ils en seront requis. M. Ed. Dorion faisant en ce moment la visite domiciliaire en ville, un peu de prévoyance et de bonne volonté rendrait sa tournée plus profitable et plus agréable à tous les intéressés.

G.-E. D.

BIBLIOGRAPHIE

SAINT-THOMAS D'AQUIN, discours prononcé à la distribution des prix du Séminaire de Nicolet, le 27 juin 1876, par Th. M. O. Maurault, Ptre.

Ce discours, très-bien fait, est d'une lecture non moins utile qu'agréable. Il fait considérer saint Thomas comme le modèle du philosophe ou du sage qui, par l'alliance de la raison et de la foi, a su s'élever au plus haut sommet de l'intelligence humaine. On a souvent tracé l'éloge du grand docteur de l'Eglise, et les voix les plus éloquentes ont apporté leur tribut d'admiration à ce profond penseur qui résume en lui toute la science d'une des époques les plus intéressantes de l'histoire. Le Révd. M. Maurault a traité ce sujet d'une manière originale et dans une forme très-littéraire. La richesse et l'éclat du style ne le cèdent qu'à la vigueur de la pensée. Tous ceux qui liront cette brochure seront de notre avis. L'impression fait honneur aux presses de notre confrère de l'*Union des Cantons de l'Est*. Nos remerciements pour l'envoi d'un exemplaire.

—

MES RIMES, par Elzéar Labelle.— Québec : P. G. Delisle, imprimeur, 1, rue Port-Dauphin, 1876.

Nous remercions M. Montpetit du gracieux envoi de ce charmant livre. Si les *rimes* d'Elzéar Labelle sont d'un naturel ravissant, la préface et la biographie du jeune poëte, signées : A. N. Montpetit, ne leur en cèdent guère. Nous n'avons eu que le temps de jeter un coup d'œil rapide sur ces pages inspirées par l'amitié la plus tendre, mais il nous semble que ce soir, nous les savourerons toutes, et que, dussions-nous y perdre le sommeil, nous ne fermerons le livre qu'après en avoir lu la dernière ligne.

—

"L'ECHO DES DEUX MONDES."—Le premier numéro de cette revue hebdomadaire nous est parvenu. Elle est rédigée dans un excellent esprit, français et catholique. Nous le recommandons à ceux qui veulent recevoir un journal français des Etats-Unis. L'abonnement en est de $4.00 par année. M. Alfred M. Cotté en est le rédacteur-en-chef et le propriétaire ; bureaux : 51 et 53, Maiden-Lane, New-York.

—

—Un nouveau journal agricole et littéraire vient de paraitre à Montréal. Son titre est : *La Culture*. Il sera publié tous les samedis à $4 par an. Le rédacteur-propriétaire est M. Télesphore Bran.

Nos souhaits de succès au nouveau confrère.

Un Monselet très-réussi dans la chronique de l'*Evénement* : Nous avons fait, l'autre jour, à Gravillier, une farce horrible.

Il avait consenti, au sortir de table, à faire un quatrième dans une partie de dominos. Nous étions groupés autour d'une lampe.

La partie alla bien pendant quelque temps : Gravillier, tenant ses sept dominos dans la main gauche, était attentif et jouait comme une personne naturelle. Mais, dans un moment où l'un de nous remuait le jeu, crac ! voilà que Gravillier ferme les yeux, et—bonsoir la compagnie !

—Attendez, dis-je, je vais essayer de le guérir de cette infirmité... pour quelques jours du moins.

—Comment cela !

—Laissez-moi faire.

J'éteignis la lampe. Nous demeurâmes plongés dans une obscurité complète.

—A présent, dis-je, feignons de continuer notre partie. Quatre !

—Quatre partout !

—Le double !

Ces mots étaient prononcés à haute voix.

J'allongeai par-dessous la table à Gravillier un coup de pied qui le réveilla subitement.

—A toi de poser, lui dis-je.

—Hein ! fit-il ; qu'est-ce qu'il y a ? Où sommes-nous ?

—C'est à ton tour de jouer... Eugène vient de mettre le double as, tu vois bien.

—Je ne vois rien du tout, murmura Gravillier en se frottant les yeux.

—Est-ce que tu vas nous la faire longtemps ? Poseras-tu, oui ou non !

—Posez donc, Gravillier, ajouta Eugène.

—Posez donc !

—Je ne demande pas mieux ... lorsque la lampe sera rallumée.

—Quoi ? prononçâmes-nous en chœur, que veux-tu dire ?

—Je dis : rallumez la lampe.

—Mais la lampe n'est pas éteinte, Gravillier.

—La lampe n'est pas éteinte ? répéta-t-il d'une voix étranglée par l'émotion.

—Non... puisque nous jouons.

—Vous jouez ?

—Certainement.

—Et vous y voyez ?

—Parbleu !

—Mais alors... alors.

—Ah ! ça, te réveilleras-tu, incorrigible dormeur ?

—Ah ! mon Dieu !

Il venait de pousser un cri terrible, Gravillier s'était cru aveugle. Ce fut alors que je jugeai opportun de faire briller une allumette. Gravillier était affreusement pâle. Il nous a avoué depuis qu'il *l'avait trouvé extrêmement mauvaise*.

—Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson et des accès de fièvres, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bienfaisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.

DÉFIEZ-VOUS DES IMPOSTEURS.—En élevant des enfants, les mères ne sauraient prendre trop de précaution relativement à leur nourriture ; car la moindre erreur sous ce rapport, eu égard à la faiblesse de leur estomac, peut causer la mort. Le PRÉSERVATIF DE WINGATE POUR LES ENFANTS est en usage en Europe depuis plus de 80 ans ; il ne contient rien de préjudiciable à l'enfant le plus délicat ; c'est un composé des drogues les plus pures, d'après la prescription du célèbre Dr. Wingate, de Londres, où ce remède est mis en usage par les meilleurs médecins dans les hôpitaux et dans la pratique privée.